



Julia Holter DE HOLTER JUSQU'AU CIEL

Comme un appel d'air venu d'un monde parallèle, Julia Holter nous a pris par surprise l'an dernier avec ses oratorios modernes, virevoltant avec grâce de la dream pop la plus délicate à la musique acousmatique la plus ample. Micro-buzz pour une fois mérité : avec l'album *Ekstasis*, elle confirme tout le bien qu'on pensait d'elle. Portrait d'une prodige.

Par Julien Bécourt

Julia Holter passe son enfance à Milwaukee dans le Wisconsin, où elle caresse d'autres ambitions que de traquer Bigfoot en moonboots. Son truc à elle, ce serait plutôt la musique de chambre, le cinéma de la Nouvelle Vague et la philosophie présocratique. Rien de surprenant à ce qu'elle atterrisse donc quelques années plus tard à Cal Arts, l'école référentielle de la côte ouest qui a vu défiler Ariel Pink, John Maus, Nite Jewel et consorts. C'est sur ce campus renommé que la *newcomer* peaufine ses aptitudes dans la musique électronique et ambitionne de concevoir une pop mutante qui agrège les sources les plus diverses tout en se pliant à de rigoureux protocoles de composition.

Néo-classicisme

En reprenant INXS ou Enya avec la plus grande solennité, en s'emparant de recettes de cuisine comme objets d'études sonore en hommage à John Cage ou en rapiéçant des sons ambiants enregistrés à *downtown L.A.*, Julia Holter s'amuse à déjouer tous les poncifs. Loin d'être superficielles, ces épures minimalistes s'apparentent à des « films sonores » fourmillant de micro-détails, à écouter d'un seul tenant avant de tomber dans les bras de Morphée. La muse iconoclaste fait feu de tout bois et se distingue rapidement de la routine *hypnagogique* qui fait rage à L.A. Il faut dire que l'underground

californien aurait plutôt tendance à plébisciter un rétrofuturisme 90's somme toute prévisible : après le relifting synthé new age et neo-kosmisch, c'est logiquement au tour de la house music et de l'électronica d'être revigorés. Au beau milieu de cette résurrection *rave* qui l'emballa (« *J'adore la dance music !* »), Julia Holter ménage son propre monde en autarcie et crée des passerelles entre les genres et les époques. Réfractaire à tout conformisme, elle continue d'approfondir un sillon néo-classique : simultanément à sa participation au Dog Star Orchestra qui interprète des « standards » de l'avant-garde (John Cage, Morton Feldman, Robert Ashley...) aussi bien que ses propres compositions, elle engendre de mystérieux concept-albums où convergent musique de chambre et électronique spectrale, harmonies pop et *field recordings*. Improbable sur le papier, la greffe fonctionne pourtant à merveille entre deux enceintes. Et révèle une *prima donna* hors du commun.

Talon d'eschyle

Après avoir signé une poignée de cassettes sur d'obscurs labels et joué les passeuses de plat pour le label Human Ear Music, il lui vient à l'idée d'adapter en musique une pièce antique d'Eurypide, *Hippolyte*, dont les ressorts dramaturgiques (inceste, vengeance, meurtre... ça ne lésine pas dans la tragédie grecque !) se prêtent à quantité d'interprétations sonores. L'album *Tragedy* en question lui ouvre les portes de la reconnaissance au sein d'une niche confidentielle qui s'élargit peu à peu grâce au buzz sur Internet. « *J'ai commencé à lire des classiques grecs par curiosité pour ce monde ancien et nouveau (pour moi). J'ai choisi Hippolyte parce que j'en aimais avant tout l'histoire, c'était rempli de situations et de dynamiques entre les personnages qui m'inspiraient toutes sortes d'arias et de sonorités cool. J'avais en tête quelque chose de fragmenté mais qui soit en même temps très fluide - comme une expérience cinématographique, une sorte de film pour l'oreille* ». Complexes derrière leur faux-airs mutins, les chansons de Julia Holter prennent systématiquement des détours inattendus, tissant un réseau de liaisons subtiles entre les accords plaqués de piano, le traitement électronique du timbre de sa voix - tour à tour robotisé ou nimbé de reverb - et les étirements d'harmonium, de violoncelle ou de clarinette qui l'accompagnent. Ces polyphonies aériennes foisonnent de chausse-trapes et de fausses pistes, de ritournelles éthérées contre-carrées par d'austères glissandi, de susurrements suspendus dans des creux de silence ou de madrigaux aux accents féériques. « *Au départ, il s'agissait principalement de sources sonores piquées à droite et à gauche par dessus lesquelles je chantais, et qui devaient être illustrées par mes dessins. A l'arrivée, j'ai composé intégralement la musique et c'est devenu un disque bien plus personnel et profond que ce que j'imaginais* ». Sorti en catimini, l'album est épuisé au bout de quelques jours, mais se retrouve au panthéon des meilleurs albums de 2011 dans bon nombre de classements, celui de *Chronic'art* y compris.

Langueur onirique

Atout majeur de sa musique, la voix de Julia Holter possède une clarté surnaturelle qui lui vaut des comparaisons avec Kate Bush, Julee Cruise, Enya, Laurie Anderson ou Meredith Monk. De fait, elle tient tout autant la distance *acappella* que ses aînées, bifurquant avec aisance de la ritournelle pop au chant liturgique. Mais à

l'entendre, ses sources d'inspiration viendraient essentiellement des compositeurs en herbe qu'elle côtoie à Cal Arts. « *A L.A., je suis surtout inspirée par le travail de mes amis Mark So, Laura Steenberge et Catherine Lamb, ainsi que par le compositeur Michael Pisaro dont j'ai été l'étudiante. J'emploie le mot «inspirée» car il n'y a pas forcément des liens évidents entre leur musique et la mienne, c'est plutôt de l'ordre de l'émulation* ». A l'écoute d'*Ekstasis*, dont le titre se réfère à un essai sur les expériences de transformation au commencement du christianisme, on réalise à quel point la musique de Julia Holter est avant tout guidée par un état de grâce, aux antipodes des canons académiques. Plus frontalement pop que *Tragedy*, il s'en dégage une langueur onirique délestée de toute pesanteur terrestre. Comme un sésame, l'album s'ouvre avec un somptueux *Marienbad* en hommage au film d'Alain Resnais. « *J'ai tenté d'évoquer les textures des jardins topiaires du film, et plus spécifiquement celles des statues. Mon idée était d'adopter le point de vue des statues qui s'interrogent* : «Pourquoi tous ces gens circulent de manière aussi rigide au milieu de ces allées desquelles nous sommes prisonnières au lieu de se déployer joyeusement tout autour de nous ? Alors que nous sommes coincées ici sans pouvoir bouger, c'est INJUSTE !». *J'ai voulu jouer sur une atmosphère plus lumineuse que la bande-son originale de Messiaen* ». Une autre facette de sa musique se révèle à travers sa collaboration avec l'égérie folk Linda Perhacs, entamée il y a deux ans. « *Je l'ai rencontrée au hasard d'une affiche commune. Je n'avais encore jamais écouté sa musique. J'ai repris au*

ATOUT MAJEUR DE SA MUSIQUE,
LA VOIX DE JULIA HOLTER POSSÈDE
UNE CLARTÉ SURNATURELLE QUI LUI VAUT
DES COMPARAISONS AVEC KATE BUSH,
JULEE CRUISE, ENYA, LAURIE ANDERSON
OU MEREDITH MONK

culot la chanson Delicious Descant de manière très différente de la version originale et ça a vraiment cliqué entre nous. Elle me soumet régulièrement ses «partitions», des feuilles de papier sur lesquelles sont griffonnées des paroles avec différentes couleurs, formes et spirales qui expliquent le type d'arrangements qu'elle désire. On se met ensuite à plusieurs avec Ramona Gonzales (alias Nite Jewel), Michelle Vidal, Aaron Robinson ou Heather McIntosh pour essayer de les réaliser ». Naviguant intuitivement de la musique contemporaine au folk orchestral, Julia Holter incarne par excellence l'artiste complet qui repousse ses propres limites, toujours plus proche de la *catharsis* si chère aux philosophes de l'Antiquité. En attendant la canonisation ?

Julia Holter – *Ekstasis* (RVNG)

En concert le 29 mai 2012 au Trabendo (avec Dirty Three et Peaking lights) dans le cadre du festival Villettes Sonique (Parc de la Villette - Paris 19^e)